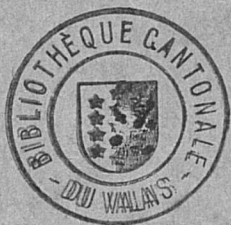


PA

1057



2249

Médiathèque VS Mediathek



1010809154

PA 1057

SULPICE VAUDAN

Le cabaret

CONFÉRENCE ANTIALCOOLIQUE
D'UN ANCIEN CAFETIER

IX^{me} Fête de tempérance de la Croix-d'Or

ÉVOLÈNE, 29 juin 1913

Prix : 10 cts



SIERRE

Société d'abstinence

BULLE

Impr. Jules Perroud

1913

PA 1057





LE CABARET



I

Jè travaillais depuis quatre ans chez deux avocats à Lausanne, lorsque, par suite d'excès de travail et de veille, ma vue s'affaiblit au point que l'œil gauche ne possédait plus que le tiers et l'œil droit à peine la moitié de l'acuité visuelle. A la vérité, je souffrais beaucoup. Un soir, c'était vers minuit, on avait encore pas mal de travail à abattre, mes yeux étaient si fatigués; ils me brûlaient si fort que, tout en écrivant une ligne, j'avais le sentiment que j'en écrivais deux à la fois. N'y pouvant plus tenir, il fallut lever séance. Le lendemain je consultais un spécialiste qui me fit quitter ma place immédiatement, me procura une paire de lunettes conformes à chaque œil; m'interdit de les employer hors le cas de nécessité; me condamna au repos absolu pendant de

nombreux mois, puis m'interdit tout travail analogue à celui qu'il me faisait quitter.

J'avais quelques petites économies, un grand besoin de repos, un besoin de liberté plus vaste encore, de sorte que cette ordonnance ne fut pas accueillie de trop mauvais gré. Parcourir la campagne, se promener sur la verte pelouse, le cigare aux lèvres, la canne à la main, quelques sous au gousset, mais c'est très chic cela ! sous un ciel immaculé et avec un soleil radieux. Malheureusement, cela ne peut pas durer quand il faut travailler pour vivre.

Une annonce de remise de café à Genève à un prix abordable, l'ennui d'être désœuvré jour après jour, semaine après semaine, car tout lasse à la longue, la faculté que m'offrait ce genre d'occupation, de n'avoir pas continuellement les yeux à quelques centimètres seulement du papier blanc, de n'avoir plus à suivre la gymnastique rapide et fatigante de la plume, puis l'esnoir

bien ferme d'y gagner ma vie pas plus péniblement qu'auparavant, m'a fait saisir cette occasion aux cheveux. Enfin, dans ma nouvelle position, je serai maître de mes actes; moi-même je dresserai mes plans et les exécuterai à mon gré et, ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne serai plus condamné à mourir de soif de 7 heures du matin à midi, de 2 heures à 7 heures du soir, surtout de 8 à 12 heures de la nuit comme auparavant. Je prends donc ce café. Me voilà cafetier. Saluez.

II

Certes, ça n'a pas été tout seul pour commencer. C'était plutôt dur, comme l'est en général le début de toute profession, surtout de celle dont on n'a pas fait l'apprentissage; mais avec du courage, de la prudence et de la persévérance on arrive presque toujours à atteindre son but, même s'il est très bon.

Tandis que ma situation était

plutôt précaire, car mon installation m'avait énormément coûté, et il fallait me faire la clientèle qui n'existait pas, puisque je convertissais un *café de tempérance*, qui ne travaillait presque pas, en un café système bachique, qui devait, malgré l'énorme concurrence, travailler sérieusement; pendant donc que ma situation était plutôt précaire, j'étais sobre, et même très sobre. Mais une fois que j'ai pu regarder l'avenir avec quelque peu d'assurance, volontiers je buvais mon verre aux repas; c'était, et pour cause, plutôt deux fois trois décis qu'un demi-litre; volontiers, je forçais la dose de liqueur dans mon café; volontiers je partageais un demi ou une bouteille avec des amis, trois décis étant une quantité trop faible pour des gens de capacité...; volontiers, je les conduisais au *guillon* savourer le muscat, la dôle et le fendant du Valais. Il en résultait que ces gens-là me revenaient avec des copains, des amis, des connaissances,

avec lesquels il fallait, cela va sans dire, boire et reboire. Minuit sonnait souvent que l'on était encore en fête. Je dormais tant mal que bien et quand, le lendemain, pour me remettre en état, pour me donner du cœur, volontiers encore, je m'ingurgitais trois décis. La soif renaissait alors plus forte et plus impétueuse que jamais et n'admettait aucun attermoiement, si bien que les picholles et les flacons s'échelonnaient nombreux dans la journée, assez nombreux pour que le soir, chaque soir, je me sois senti un homme de poids et même d'un grand poids. Les jambes me l'ont prouvé bien des fois. Je m'apercevais très bien qu'à chaque jour suffit amplement sa peine. Je m'apercevais que la soif du vin ne me lâchait plus et que j'étais devenu sa chose. Je m'apercevais aussi qu'à la moindre grossièreté qu'un client me faisait, j'avais la main — j'allais dire la patte — contre lui.

La nervosité, la surexcitation é-

taient telles que mes membres étaient sans cesse agités. Les charmes de la vie s'étaient enfuis bien loin de moi, de même que les hirondelles et tous les oiseaux chanteurs qui remplissent si bien la vie de l'homme, quittent une contrée devenue pour eux un objet d'horreur à cause de l'hiver et de ses rigueurs. Ces charmes, je ne devais plus les revoir, plus les goûter de longtemps car une maladie de la vessie, commune aux cafetiers, s'est déclarée si atroce qu'un séjour prolongé à l'hôpital de Genève fut absolument nécessaire, non moins que les soins redoutables qui m'étaient administrés. J'étais puni par où j'avais péché. Mais le feu purifie l'or et le creuset des souffrances purifie l'homme et l'assagit. Je ne sais s'il est une meilleure conseillère pour la généralité des hommes que la bonne souffrance. Si seulement les cafetiers savaient en profiter, ils éviteraient combien d'autres maux, comme l'obésité, la folie, l'apoplexie

ou la paralysie, la faillite, le suicide, triste fin d'une vie plus triste encore, parce que criminelle, comme je vais vous le montrer.

Pour mon compte, je me suis promis que, si jamais je guérissais, je n'aurais rien de plus pressé que de vendre mon établissement même à un prix bien inférieur à celui d'achat, et de renoncer à toutes les boissons alcooliques, persuadé que le meilleur moyen d'éviter tout danger est celui de s'en tenir éloigné.

Voilà, Mesdames et Messieurs, à peu près la vie du cafetier : boire comme un tonneau et faire boire et voilà, à peu d'exception près, sa fin ordinaire. C'est bête ; c'est triste, profondément triste, parce que criminel, et voici comment.

III

Le cafetier est presque toujours levé de bonne heure. Le voilà déjà posté sur le pas de sa porte à guet-

ter ses victimes, comme l'araignée se poste au passage des mouches. La bouteille de l'eau de vie placée en évidence sur la table, attend. En somme qu'est-ce que c'est que cette eau de vie? C'est de l'eau, du troi-six, du sel, du sucre. Si vous voulez en faire du marc, vous y ajoutez de l'essence de marc, et ainsi de suite pour toutes les autres liqueurs. Ces essences sont à peu près composées des matières suivantes: alun, poivre, acide sulfurique, ammoniacque, acide azotique, matières assez puissantes pour qu'avec 100 ou 150 grammes vous puissiez donner le bouquet à 100.000 litres d'eau de vie simple. Ce n'est donc ni du marc, ni de la cerise distillée, pas plus que l'absinthe supprimée n'était de l'herbe d'absinthe distillée. C'est, laissez-moi vous le dire, de l'eau à laquelle on a ajouté une sorte de poison. L'absinthe qui était particulièrement nuisible a été supprimée par la Confédération; mais les autres prétendues liqueurs fortes,

presque aussi nuisibles, ne le seront pas de longtemps encore, la Confédération ayant le monopole de l'alcool, le gouvernement helvétique étant formé en grande partie d'allemands, lesquels ont un goût excessivement prononcé pour ces sortes de marchandises. A chacun ses goûts, n'est-ce pas ?

Et même si c'était du vrai marc et si toutes les liqueurs que le cafetier débite étaient des liqueurs réelles, leur usage ne devrait avoir lieu qu'autant que médicaments et non en tant qu'articles de consommation, puisque les effets qu'ils produisent chez un homme en santé ne peuvent pas ne pas être fâcheux et regrettables ; ainsi que le prouve l'expérience quotidienne. Donc vraies ou non ces marchandises sont néfastes.

En général, le client, en voyant le cafetier et en constatant qu'il en est aperçu, se sent comme attiré vers lui, surtout si c'est un débiteur, il ne peut faire moins que de lui sou-

haïter un bonjour et d'entrer prendre quelque chose. Quoi? La goutte; la bouteille est là qui l'attend. Combien de cafetiers liquident plus d'un litre de goutte par matinée et deux pendant la journée. Cela fait au moins 5 francs de bénéfice net, s'il fabrique ces liqueurs lui-même. Ne regrettons pas ces cent sous; car ce n'est rien; c'est cent sous soutirés à des imbéciles; mais regrettons le grave dommage que certains de ces petits verres ont causé, en exigeant du consommateur plusieurs autres petits verres qui lui ont fait du tort en paralysant ses facultés morales, en l'empêchant de travailler, de gagner sa journée, en lui faisant perdre en moyenne huit francs non gagnés, qui étaient probablement nécessaires à la famille; car où se trouvent la plupart des enfants sinon chez l'ouvrier? En se quittant, on se donne rendez-vous pour les 9 heures, puis pour l'absinthe ou le vermouth, puis pour le café, puis pour les quatre heures,

puis pour la soirée, parce qu'on veut faire une partie de cartes, partie qui dure jusqu'à la fermeture et bien souvent jusqu'à la réouverture du café. Quant aux marchandises courantes, sauf la bière, le cafetier les arrange de façon à ce qu'elles lui produisent plus de la moitié de ce qu'il les a payées, c'est à dire les deux-tiers ou les trois-quarts de bénéfice sinon davantage, suivant les circonstances.

Pour augmenter l'écoulement de ses marchandises, il recourt à tous les moyens possibles : Jeux de quilles, jeux de boules, jeux de cartes, et combien d'autres, musique, salles particulières ou réservées, concerts, bals, journaux pour toutes les opinions et pour tous les goûts, livraisons de romans humoristiques, licencieux, certains ouvrages de médecine avec clichés, tableaux soi-disant des beaux arts, albums pour jeunes gens, etc. etc. et n'oublions pas la jolie sommelière, si preste, si

serviable, si spirituelle, si dévouée, si tout ce que vous voudrez !

Le cafetier est toujours d'accord avec tout le monde ; il est de toutes les opinions. Sauf pour ce qui concerne ses intérêts, il cultive le « jemenfoutichisme » au plus haut degré avec le plus grand scrupule. Que lui importe à lui que ses clients soient honnêtes ou non ; qu'ils gaspillent leur temps et leur argent ; qu'ils ruinent tout le monde, pourvu que ses intérêts ne soient pas lésés ; que lui importe qu'ils fassent mourir de faim, de froid, de chagrin et de honte leurs parents, leurs femmes et leurs enfants ; que lui importe que ses clients se dégradent de plus en plus et se ravalent au-dessous des bêtes ; que lui importe qu'ils manquent la messe et le sermon ou le culte et le prêche, ou que des sociétés secrètes forment des plans affreux et abominables contre une partie du genre humain ; que lui importe que certains individus ou certains clubs fassent les pâ-

ques chez lui ; que lui importe que, grâce à ses habiles manigances, beaucoup de ses clients fassent banqueroute de l'esprit et du cœur, de la fortune, de la santé, de l'honneur. Mais il s'en moque, car leur galette est dans sa poche, et alors il prétend avoir rempli tous ses devoirs. Du reste, les clients doivent savoir eux-mêmes ce qu'ils ont à faire. Est ce qu'il est le gardien de ses frères, par exemple ?

Quand on lit l'histoire sanglante des dix persécutions souffertes par les premiers chrétiens à Rome et que l'on assiste aux cruautés exercées par Néron ; que l'on voit des centaines et des milliers de chrétiens enduits de résine, liés aux poteaux qui entourent la ville et qu'on allume au signal donné ; quand on entend les cris déchirants de cette multitude innombrable de victimes, le cœur fait des bonds, les cheveux se dressent sur la tête, l'épouvante vous saisit ; les nerfs se crispent ; vous voulez vous précipiter vers ce

spectacle atroce et prendre le moyen efficace pour l'abrégé ou l'empêcher de se renouveler. Ces choses là vous bouleversent et vous révoltent. Mais, lorsque vous apprenez que ce même Néron a poussé la cruauté jusqu'à faire couper les seins de sa mère et les faire préparer pour les manger, alors l'esprit se trouble, le cœur se déchire, les larmes vous viennent et, croyant n'avoir pas bien lu, vous relisez, tellement vous doutez de la possibilité de tant d'horreurs.

Eh bien, Mesdames et messieurs, d'où est venue chez Néron, par exemple, tant de dureté de cœur ? De l'habitude prise de bonne heure de boire avec excès. Néron est mort, c'est la meilleure action qu'il ait faite. Malheureusement, tous les Nérons ne sont pas morts, et c'est très déplorable, sinon il n'y aurait plus de cafetiers et le monde compterait un terrible fléau de moins. Qui donc répand la misère et la désolation dans des milliers et des mil-

liers de familles non seulement un jour, non seulement dans un petit pays comme le Valais, mais leur vie entière, mais pendant plusieurs générations, mais dans tous les pays? D'où sortent donc ces milliers de scrofuleux, de tuberculeux, de sourds-muets, d'aveugles-nés, de crétins, de fous, d'incendiaires, de faillis, de voleurs, d'assassins? Mesdames et Messieurs, regardez la porte du café. Je n'exagère rien; car je parle de l'ensemble des cafés.

M. le Dr Peyronnet, résumant les statistiques et déclarations de quantité de docteurs hygiénistes, dit: « L'alcool, voilà l'ennemi! L'alcool fait plus de victimes que toutes les épidémies réunies; il ruine les familles et nous prépare des générations d'enfants rachitiques et scrofuleux. Il est le principal pourvoyeur des asiles d'aliénés, des hôpitaux, des prisons. Il n'étanche pas la soif, il la donne, il ne réchauffe pas; il ne nourrit pas; il ne fortifie pas; il tue. Comment voulez-vous

qu'un agent destructeur soit en même temps un agent générateur ?

Guerre à l'alcool !

Puis il dit : « Sur 100 détenus pour assassinat, combien compte-t-on d'alcooliques ? 53.

Sur 100 détenus pour viol. outrage public à la pudeur, combien d'alcooliques ? 53.

Sur 100 détenus pour incendie volontaire ? 57.

Sur 100 condamnés pour mendicité, vagabondage, combien ? 70.

Sur 100 condamnés pour coups et blessures, violences et brutalités, combien compte-t-on d'alcooliques ? 90. »

Avouez, Mesdames et messieurs, que voilà pas mal de beaux chefs-d'œuvres sortis de ces usines que l'on appelle bien à tort cafés. On peut dire : Avis aux amateurs.

Conclusion.

Mesdames et messieurs, je vous ai montré le grand malade ; je vous ai montré les ravages approxima-

tifs, mais terribles que sa maladie a exercés, sur lui et autour de lui. Ce n'est pas tout. Ce malade est notre frère, sa maladie est contagieuse, il faut aviser à guérir ce malade et à enraver le mal. Ce n'est pas chose facile, je l'admets, mais « fais ce que dois, advienne que pourra. » En l'espèce, notre devoir est de prier ; car il est dit : « Demandez et vous recevrez ». Et s'il y a des choses qu'il faut demander, c'est bien celles qu'il est quasi humainement impossible de réaliser. C'est en vain que le laboureur sème, si la Providence ne fait germer le grain.

Un autre puissant moyen est d'imiter toujours l'exemple de nos chefs. Car, à les suivre, nous deviendrons tous des gens modèles ; nous nous entourerons tous de l'estime de nos voisins et connaissances. Ceux qui ne peuvent pas faire de la propagande, s'attireront des imitateurs par leur noble conduite et le succès dans leurs affaires ; ceux qui peuvent faire de la propa-

gande, doivent la faire en reconnaissance des bienfaits reçus et de l'obligation où nous sommes tous de chercher, dans la mesure du possible, le bonheur d'autrui, puisque nous avons besoin d'autrui, et puisqu'il est commandé d'aimer son prochain comme soi-même. Si nous faisons tous notre possible dans ce noble but, nous commanderons le respect et l'estime; nous finirons par être aimés et par obliger les députés à supprimer le quart, puis le tiers, puis peut-être la moitié des cafés du canton, puis de favoriser les cafés de tempérance. Ne riez pas. Deux exemples à jamais célèbres nous prouvent ce que peut faire une poignée d'hommes résolus.

Qu'ont fait les douze apôtres?

L'Eglise, malgré les déchainements continuels de toutes les puissances infernales. Ou'ont fait les trois Jurés du Grutli? La Confédération suisse, une, prospère, glorieuse et respectée.

Mesdames et messieurs il est, pour parvenir à la diminution des cafés et à la propagation de notre Société, un moyen, qui n'est peut-être pas des moindres, c'est d'habituer les enfants à l'abstinence ainsi que les jeunes gens, puis à l'économie par la tirelire et le carnet d'épargne.

Sans doute, ce travail sera nécessairement lent et dur, le progrès ne s'effectuera que péniblement, les espérances ne se réaliseront qu'au prix d'efforts inouis. Qu'importe si progrès il y a, si ce progrès est continuél comme la marche du soleil autour du monde. Nous aurons la joie ineffable d'avoir rempli notre devoir, d'avoir séché des larmes amères à combien de mamans, d'avoir donné du pain à combien d'enfants affamés, d'avoir répandu la rosée suave de la paix sur combien de familles qui ne la connaissaient plus depuis longtemps, d'avoir fait pénétrer les merveilleux rayons de la joie dans combien de cerveaux

enténébrés et orageux, d'avoir fait éclore et s'épanouir à nouveau l'amour et ses délices, dans combien de cœurs flétris, desséchés, déchirés par les feux homicides de l'alcool et par les serres cruelles de malheurs sans fin, puis nous aurons la joie combien plus douce encore d'avoir ramené des frères et des sœurs, dans la voie la plus droite, dans la voie qui conduit à la vérité, à la vie, au bonheur.

Nous aurons ainsi fait une œuvre éminemment patriotique et sainte et mérité que l'on grave sur notre croix ou sur notre pierre sépulcrale la plus belle épitaphe qui se puisse imaginer : « Il a passé en faisant le bien. »

SULPICE VAUDAN









